



L'ISLAM ET LE MONDE MODERNE *

L'Islam, quel que fût le milieu où il émergea, milieu qui n'était pas sans avoir été en symbiose avec des formes élevées de foi et de pensée, fut quand même quelque chose de neuf et de moderne qui heurta avant de séduire. Il fut aussi, et ceci me paraît difficilement contestable, un énorme progrès. Sur le plan de la foi, ou de la métaphysique si l'on préfère, il donna à ses adeptes arabes, pour la première fois, d'une manière décisive et à une grande échelle, le sens de l'universel élargissant leur perception au-delà du concret et de l'immédiatement visible : les dieux — lorsqu'ils existaient — étaient remplacés par Dieu. Les incantations magiques cédèrent la place au Coran, et les interprétations pragmatiques et utilitaires de l'animisme s'estompèrent au profit des conceptions les plus spiritualistes. La pensée arabe et islamique se trouvait d'un seul coup, par une sorte de bond, ordonnée à l'universel. Sur le plan social, même évolution et même progrès. A la poussière de tribus dont les contours s'évanouissaient dans les sables et les légendes de l'Arabie préislamique se substitua l'*oumma*, la communauté musulmane à la configuration de laquelle les pratiques culturelles ponctuant les différentes heures du jour et les différentes périodes de l'année donnèrent un tracé précis. Unie et cohérente, elle prit conscience d'une mission à remplir et d'un idéal à incarner, idéal dans lequel les notions de fraternité, d'égalité et de justice étaient des rouages essentiels, idéal en principe en perpétuelle évolution, puisque perpétuellement soumis à la « commanderie du bien », à *al-amr bi almâârouf*, c'est-à-dire en quelque sorte à une certaine forme d'autocritique et d'auto-amendement incessant. Qu'*al-amr bi al-mâârouf* s'exerça cependant le plus souvent à rebours, on ne le contestera guère.

En effet par un penchant naturel de l'esprit humain, penchant peut-être plus accusé chez les arabes, on vint très vite à considérer que la Cité musulmane parfaite ne se trouve pas devant le

(*) Ceci est le texte d'une causerie qui a été faite à Paris le 12 Janvier 1960 dans le cadre des mardis de « Preuves » sous les auspices du « Congrès pour la Liberté de la Culture ».

musulman qui doit tendre asymptomatiquement vers elle dans un effort perpétuel d'édification ; elle serait plutôt derrière lui, dans le meilleur de tous les temps, celui du Prophète, et pis encore elle serait inéluctablement soumise à la décrépitude et à la dégradation. Tout amendement doit donc se concrétiser en un effort conservateur, ou mieux encore, en un pèlerinage dans le passé, avec la conscience métaphysique de la vanité finale de cette tentative. La notion d'une parabole humaine ayant atteint avec la révélation islamique, à un moment précis du temps, le point culminant de sa courbe et amorçant depuis, selon un itinéraire préétabli, un mouvement de chute inévitable de plus en plus accélérée est essentielle dans la pensée musulmane. Certes l'Islam aurait pu — et pourrait encore — évoluer dans un tout autre sens. Dans le passé, malgré des tentatives intéressantes mais de courte durée ou isolées, il ne l'a pas fait. Dans le présent tous les mouvements réformistes, y compris les plus proches de nous, ont livré la bataille de l'évolution sous la bannière du *Salafisme*, c'est-à-dire du retour en arrière, ce qui n'est peut-être pas étranger à leur échec aujourd'hui indéniable. Au centre même du drame de l'Islam moderne se trouve cette contradiction interne entre le concept de progrès, dans l'ensemble fraîchement acquis, et celui de corruption, profondément inscrit dans le subconscient individuel de chaque musulman et dans la mémoire collective de l'*oumma*. On a pu prendre des positions opportunistes et contradictoires, mais jamais le conflit ne bénéficia d'un débat en profondeur et ne fut résolu. Personne, on s'en doute, ne nie plus le progrès. On aurait du reste du mal à le faire. Mais principalement sur le plan du spirituel, de l'éthique, voire du social, on continue à le concevoir en termes d'involution et non d'évolution. Encore une fois les mots se révèlent comme n'ayant pas le même contenu et la même résonance pour tous.

Quelles sont les difficultés avec lesquelles l'Islam se trouve aux prises dans le monde moderne ? On peut les grouper sous trois rubriques : loi, culte, pensée.

Sans aller jusqu'à parler de confusion, l'Islam, on l'a souvent souligné, est une religion dans laquelle le spirituel ne se désintéresse pas du temporel. La *Dar al-Islam* se définit non pas tant comme une théocratie que comme une « logocratie » où la Parole Révélée est la mesure de toute chose. Les faqihs sont davantage juristes que théologiens, ils s'occupent moins du dogme que des « lois » qui règlent tout depuis les relations entre l'Etat et ses administrés, jusqu'au moindre détail de la vie publique ou privée. La manière de rouler son turban autour de sa tête relève

du fiqh aussi bien que les conditions dans lesquelles on doit accéder au pouvoir suprême. Or le fiqh n'est pas le fruit de la réflexion rationnelle ou de l'expérience du réel ; ou plutôt raison et expérience ne s'exercent jamais dans son système qu'à partir de textes sacrés qu'il s'agit d'interpréter ou d'appliquer à des cas précis et concrets. En somme la Loi, aux yeux de la tendance la plus prégnante de l'Islam, n'est pas naturelle. Un tel système réduit considérablement les possibilités d'adaptation aux nécessités sans cesse changeantes de la vie et aboutit souvent à des règles d'une rigidité telle que les faqihs eux-mêmes cherchèrent à les détourner et à les transgresser par un système de *hiyal*, de subterfuges aussi habiles que futiles. En fait la Cité musulmane parfaitement régie par le fiqh n'a jamais existé.

Mais aussi jamais le problème de la sécularisation de la loi ne s'est posé avec autant d'acuité qu'aujourd'hui. L'accélération de l'histoire et le choc avec la civilisation occidentale font que les innovations rendues urgentes et d'une nécessité vitale par le contexte nouveau n'ont plus le temps de s'infiltrer lentement et d'être progressivement assimilées sous formes de nouvelles coutumes si parfaitement établies qu'elles passent inaperçues. Aujourd'hui les Etats sont contraints de prendre en toute conscience des mesures contraires aux règles élaborées par le fiqh pour l'éternité. Dès lors deux voies sont possibles : l'une est celle de la laïcisation ; l'autre, qui peut se ramifier à l'infini, est celle du réformisme. La Turquie, à la faveur d'une révolution réussie et inspirée par les philosophies occidentales opta d'une manière décisive pour la première. Depuis elle a assoupli sa position mais ne semble pas devoir renoncer à l'acquis essentiel de la laïcité, de la séparation de la Mosquée et de l'Etat. Le délégué turc au congrès de Princeton (1953) expliqua l'attachement de son pays à la laïcité par le fait que celui-ci chaque fois qu'il avait essayé de légiférer dans le cadre classique du fiqh avait abouti à une impasse. La suppression du Califat fut à la fois le symbole et la résultante de l'option turque.

Les autres états musulmans modernes optèrent dans leur ensemble d'une manière plus tacite que nettement affirmée, pour le réformisme avec ses multiples nuances. Avec des subtilités diverses l'Islam s'insinua dans leurs constitutions. Or le réformisme, qu'il fût nationaliste, comme celui d'Afghani (1839-1897) ; libéral, comme celui d'Abdou (1849-1905) ; ou conservateur comme celui de Rachid Ridha (m. 1935), a donné la preuve, en tant que doctrine d'ensemble se proposant de résoudre le problème de l'adaptation de l'Islam au diapason du monde moderne, soit

de sa stérilité en restant, jusqu'à nouvel ordre, sans écho durable, soit de son caractère régressif en ouvrant en définitive la voie aux Ikhwan al-Mouslimoun du monde arabe, aux Fedayan Islami d'Iran, et au Dar al-Islam d'Indonésie. Une restauration médiévale n'est pas la solution rêvée. Il y a donc une certaine antinomie dans l'option pour le réformisme et la modernisation des structures de la vie. Aussi les attitudes dans les états musulmans modernes sont-elles plus nuancées, et les nuances baignent-elles souvent dans une ambiguïté plus ou moins consciente et voulue On ne proclame pas la laïcité, mais ce sont des parlements modernes, homologues exacts des organismes similaires d'Occident qui légifèrent, pratiquement en dehors du contrôle du riqh et des faqihs. D'une manière toute pragmatique, bon gré mal gré, la loi se sécularise poursuivant ainsi une évolution amorcée dès le haut Moyen Age. La sécularisation qui avait depuis longtemps gagné le domaine des délits correctionnels et criminels enregistre aujourd'hui de nouveaux gains en emportant les derniers bastions qui lui avaient résisté, en particulier celui du statut personnel. L'interdiction de la polygamie et de la répudiation, et la tendance générale vers une loi aconfessionnelle applicable pour tous, illustrent bien, dans certains états, l'orientation nouvelle qui se propose de s'assurer les acquisitions turques tout en évitant à la conscience musulmane les traumatismes trop brutaux.

Il faut cependant avouer qu'avec quelque souplesse qu'agissent des gouvernants formés à l'école de l'Occident, ayant un sens aigu des problèmes de l'heure et soucieux tout autant de moderniser leurs états que de ne pas heurter la foi de leurs gouvernés, il est difficile à une conscience musulmane où résonne ce verset : « Gardez-vous de violer ces préceptes. Ils sont émanés du Dieu Savant et Miséricordieux » (IV, 16), de se sentir tout à fait à l'aise dans un monde où rien ne semble plus obéir aux préceptes divins. Des réticences s'exprimèrent donc. Ces réticences auraient été sûrement plus généralisées dans la masse et auraient pris une tournure sans doute plus violente si le long travail du réformisme n'avait précédé. Celui-ci certes avait abouti, ne serait-ce que provisoirement du moins, à un échec ; mais il avait accoutumé les esprits à accepter des solutions neuves, quelquefois en contradiction nette avec celles élaborées par les anciennes écoles du fiqh. L'idée que le Livre doit être suivi davantage dans sa pensée profonde, que ce qui était valable à une époque postérieure donnée ne l'est plus aujourd'hui, avait fait son chemin plus ou moins insidieusement dans tous les esprits. Abdou n'avait-il pas admis la licéité de la représentation figurée.. car les motifs de son inter-

diction ont disparu ; l'abandon du voile n'avait-il pas trouvé des partisans dans les rangs mêmes des faqihs ? Il s'en faut cependant de beaucoup que les problèmes soient pleinement résolus. La doctrine d'ensemble qui puisse concilier le musulman conscient et convaincu et avec son époque et avec lui-même, lui permettre de s'intégrer totalement à la société moderne et emporter son adhésion sans réserve à son temps avec une âme confiante et sereine, n'a pas encore vu le jour. Un drame subsiste, s'accentue même. Le style de vie islamique classique se décompose et s'effrite à une allure de plus en plus accélérée et on ne sait encore si un autre style informé par l'Islam et ouvert aux exigences du temps lui succèdera.

Style de vie islamique ! Même sur le plan culturel des difficultés surgissent des servitudes du monde moderne. Pierre Rondot note avec justesse que « les cinq prières quotidiennes, aisées à accomplir dans l'ambiance d'une vie traditionnelle d'artisan, de bourgeois ou de cultivateur, qu'elles contribuent même à rythmer harmonieusement, sont impraticables pour un ouvrier d'usine ou un conducteur de tramway ». Le jeûne du mois de Ramadan est attaqué au nom de la productivité, déesse nouvelle dont le culte était jadis ignoré. Le résultat en est une décroissance rapide de l'observance des obligations religieuses, surtout parmi les jeunes.

Ce relâchement est dû par ailleurs à d'autres causes plus complexes et plus profondes relevant du domaine de la foi. L'Islam souffre du tarissement prolongé de sa pensée. De grands bouleversements ont ébranlé le milieu mental et économique où vivent ceux qui en ont reçu l'héritage. De nouvelles doctrines, voire de nouveaux dogmes aux incidences incalculables sur la vie ont vu le jour. Pourtant, contrairement aux autres grandes religions spiritualistes, l'Islam ne semble pas saisir la portée de la partie qui se joue. Il reste en dehors du circuit. Les grandes théories scientifiques, les nouvelles doctrines économiques et sociales et tous les importants problèmes humains qui font que l'homme aujourd'hui se cherche et s'interroge non sans angoisse ne semblent pas éveiller d'écho en son sein et provoquer de sa part un effort appréciable de réflexion, de méditation et de renouveau. On peut remarquer que de tout temps l'Islam orthodoxe et officiel marqua une certaine méfiance vis-à-vis de la méditation qu'elle vint des soufis, des philosophes, des Moutazila ou même d'un Gazali. A ce propos on peut se demander dans quelle mesure le fiqh n'avait pas joué le rôle d'un alibi, d'une diversion ou d'un divertissement dans le sens pascalien du terme. Lorsqu'on se perd dans le dédale des constructions ingénieuses du fiqh, on sauve son âme et on

s'épargne l'angoisse de réfléchir sur le présent et le devenir de l'homme. Or en vain on tentera aujourd'hui de s'épargner cette angoisse ou de la refouler. Elle est bel et bien confortablement installée dans chaque conscience musulmane avertie... et elle ne trouve pas les réponses satisfaisantes aux questions nombreuses et pressantes qu'elle pose. L'Islam manque de penseurs nombreux et authentiques à la hauteur de l'immense tâche qui les attend : *reconstruire la pensée religieuse de l'Islam.*

Certes cette reconstruction fut tentée par un penseur original : Iqbal (1873-1938) le père spirituel du Pakistan actuel. Par un double mouvement mystique et rationnel il essaya de fonder la foi sur des valeurs de raison et de cœur. Il emprunta au Bergson de l'*Elan Vital* et de l'*Evolution Créatrice,* comme il fit appel aux acquisitions de la science de son temps. Il put ainsi renouveler pour les musulmans certains problèmes, introduire une dimension nouvelle dans la manière de comprendre la révélation, et déboucher sur un humanisme large et ouvert exaltant l'homme au point d'en faire le partenaire de la divinité. Dans la démarche profonde de sa pensée il resta cependant très classique et on ne peut dire qu'il a bouleversé la méthode apologétique musulmane. Son but restait dans une large mesure celui de l'Averroes du traité décisif doublé d'un mystique. Ce qu'il voulait, c'est réconcilier la raison et la foi, c'est-à-dire la religion, la philosophie et la science. Il puisa souvent ses arguments dans le concordisme, ne se rendant pas bien compte combien une telle démarche est dangereuse.

Iqbal fut quand même un grand penseur, mais il resta isolé et sans écho. Son œuvre est une belle étincelle qui ne provoqua pas l'embrasement souhaitable. Face à l'immense travail de rénovation qui se fait dans la chrétienté par exemple et qui est l'œuvre de nombreux savants célèbres dans les disciplines les plus diverses, les disciplines scientifiques non exclues, la pensée musulmane moderne reste donc assez démunie. On écrit certes beaucoup. Mais des œuvres telles que celles d'al-Gazali, l'homonyme contemporain de l'illustre penseur du XIIe siècle, ou la découverte récente du Spoutnik dans le Coran, ne dénotent pas une grande vigueur de pensée.

Quelle est la situation d'un Islam auquel notre monde pose sur tous les plans, aussi bien ceux de l'organisation de la Société que du culte et de la foi, d'épineux problèmes de plus en plus multiples et urgents ?

Certains esprits qui ne disposent au siècle de l'atome, comme nourritures spirituelles, que des Sommes du fiqh, celles héritées de l'époque de la décadence de préférence, s'ils ne s'insurgent pas

— des exemples de révolte existent — vivent dans la nostalgie d'une restauration médiévale et à l'affût de l'occasion qui leur permettrait, au moment opportun, d'aller grossir les rangs de quelques Ikhwan al-Mouslimoun et de hâter ainsi un peu plus la dégradation de l'Islam en le détournant du réel et du sens de l'histoire.

Les jeunes qui ont eu la chance de recevoir un enseignement moderne ne sont peut être pas plus heureux. En classe de philosophie on continue en fait — les programmes importent peu et ne valent que par ceux qui les appliquent — à leur servir du fiqh, que ce soit la manière de faire leurs ablutions, de vendre et d'acheter, ou les différentes façons de répudier très légalement leurs futures épouses, peu importe. S'ils ne trouvent pas un correctif dans l'éducation familiale ou l'atavisme, si l'angoisse naturelle à leur âge ne les empoigne pas, ils s'en tirent en se réfugiant dans la douce quiétude de l'indifférence en conservant peut être une certaine nostalgie pour un Islam en lequel il serait hasardeux d'affirmer qu'ils croient. Certains, il va sans le dire, jettent pardessus bord de trop encombrants mythes qui n'ont même pas le mérite d'être poétiques.

Mais les masses au moins, dira-t-on, sont musulmanes. On n'y observe aucun phénomène de « désislamisation ». Certes ! On peut parier cependant qu'une enquête menée avec quelque sérieux sous une forme de questionnaire très simple réserverait bien des surprises et révélerait que la fameuse foi des masses se réduit dans une très large mesure — lorsqu'elle existe — à un tissu de superstitions solidement ancrées et n'ayant qu'une parenté très relative avec les croyances authentiquement musulmanes. Les masses ne sont pas « désislamisées » peut-être, mais elles ne sont sûrement pas « catéchisées » non plus. Livrées à elles-mêmes, elles sentent plus ou moins confusément l'Islam comme facteur de cohésion, une sorte de patriotisme, d'appartenance à une même communauté, à une même histoire, une même civilisation et une même destinée. On reste fidèle à certaines observances légales, celles ayant un caractère social spectaculaire en particulier, mais derrière cette façade l'édifice menace ruine et est très vulnérable. Cet Islam-là est à la merci de tout démagogue — qu'il soit un athée sans scrupule ou un illuminé peu importe — qui sachant faire vibrer la corde de l'atavisme ou celle du marxisme, risque d'entraîner les masses désarmées sur la pente du fanatisme ou du matérialisme.

L'Islam, dans notre monde moderne, dépourvu d'une armature de pensée solide ouverte sur toutes les acquisitions de la culture

de notre temps et mettant à profit les nouvelles méthodes d'investigation qui révolutionnent chaque jour davantage nos procédés de recherche et de critiques, reste donc, en dépit de toutes les apparences, très friable.

Mais pour rester dans une perspective objective et exacte, on doit immédiatement ajouter qu'il recèle en lui, en puissance, d'énormes forces d'adaptation et que le dernier mot n'est pas encore dit, si l'on admet qu'il puisse jamais l'être dans notre Univers.

Même l'observance des obligations culturelles pourrait s'harmoniser avec les exigences et les servitudes de notre monde. Des possibilités d'assouplissement — les faqihs eux-mêmes le savent — existent nombreuses, inscrites dans des textes sacrés clairs et unanimement admis. Un jour des idées telles que celles du Cheikh Abdul-Hamid Bakhit sur les dispenses du jeûne — publiées dans *Al-Akhbar al-Jadida* au Caire en 1955 — cesseront de faire scandale pour être sereinement discutées.

Dans le domaine de la foi, les conférences d'Iqbal sont des prémices de rénovation et le signe qu'un nouvel essor de la pensée islamique est possible. Si cet essor ne s'est certes pas encore affirmé, rien ne dit qu'il ne s'affirmera jamais dans un avenir plus ou moins proche. En fait le problème est profondément lié à la maturité intellectuelle des peuples musulmans en général. Mais d'ores et déjà des savants musulmans rompus aux disciplines des universités européennes, s'ils ne commencent pas à assurer effectivement — en nouveaux Moutazila ? — la relève des faqihs traditionnels, se penchent néanmoins aujourd'hui de plus en plus nombreux sur l'histoire des idées dans la civilisation musulmane et tentent de dégager l'importance des valeurs spirituelles qui ont modelé son humanisme. On leur doit de bonnes éditions d'ouvrages essentiels anciens et des études sérieuses qui nous découvrent la richesse du patrimoine hérité du passé. Dans cet effort de découverte et de commercialisation des anciennes richesses spirituelles, la collaboration des savants occidentaux est grande et de qualité.

Il y a donc des possibilités, voire même des prémices de renouveau et d'essor ; mais on ne peut dire, si on est tant soit peu objectif et exigeant, qu'il y a actuellement véritable renouveau et essor. Il faut éviter à tout prix dans ce domaine l'optimisme béat et satisfait qui est fait d'aveuglement plus ou moins volontaire et qui a été l'un des plus grands fléaux de la civilisation musulmane. En privant celle-ci de l'aiguillon de l'inquiétude créatrice, il l'a préparé dans l'euphorie à l'apaisement et à l'ataraxie de la mort.

Certes l'Islam est actuellement, peut-on arguer, étale, ou même en progrès en Afrique. Ces faits ne doivent pas nous leurrer. Il y a crise. La pensée musulmane a été privée depuis des siècles, et continue à l'être, de penseurs originaux et nombreux, au courant des énormes bouleversements qui affectent toutes les catégories du savoir et de la pensée, de penseurs de l'envergure de Kierkegaard par exemple. Les masses musulmanes, en dehors des élites, ne s'en ressentent pas beaucoup encore. Mais l'instruction fait des progrès ; les jeunes accèdent plus nombreux aux universités européennes ; les idéologies athées se font plus séduisantes, couronnées des auréoles d'une nouvelle sainteté : celle de la Science ; les tentations du progrès, de l'efficacité, du confort matériel et mental sont plus contraignantes ; et le désir d'unité intérieure plus lancinant. Aujourd'hui une religion qui mériterait les épithètes d'obscurantiste et de rétrograde est fatalement condamnée à disparaître. Or l'Islam est l'une des plus grandes richesses spirituelles de l'humanité.

En ce moment à la croisée des chemins il s'interroge et hésite face au monde moderne. Quel destin l'attend-il ? Sera-t-il capable — comme se demande le professeur R. Brunschvig dans un article d'une rare densité, *Perspectives,* par lequel débute la revue *Studia Islamica,* qu'il dirige avec le professeur J. Schacht — « en dépit de toutes les laïcisations, de tous les éclatements économiques, juridiques, sociaux... de recréer sa spécificité agissante », perpétuant ainsi une *civilisation musulmane* ou la reconstituant dans un monde nouveau ? Finira-t-il plutôt par fonder en doctrine la laïcisation et la sécularisation de la loi en consacrant, comme le souhaitait le Cheikh Ali Abd al-Raziq dans son *Islam et les Fondements du Pouvoir,* la séparation du spirituel et du temporel ? L'Islam laisserait alors la place à une civilisation mondiale, oecuménique, même s'il continuait, en tant que foi vivante, mais individuelle, à inspirer les sentiments et les attitudes.

Quels que puissent être l'option finale et le chemin en définitive choisi, l'Islam ne pourrait reconquérir sa place dans le monde, et surtout avoir sa raison d'être, qu'en redevenant ce qu'il fut chez les meilleurs de ses adeptes et ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : une tension et une exigence. Une religion qui n'est pas inquiétude et recherche, qui n'est pas quête, soif d'idéal, de perfection et d'absolu, qui n'est pas dans une certaine mesure tragique, n'en est pas une. Gazali fut un grand musulman parce qu'il fut un grand angoissé. Mais les perspectives, les lignes exactes d'évolution, sont encore indiscernables.

Mohamed TALBI.